

# LE RÉFUGÉ

LYON

Rédacteur en chef

DENIS BRACK

BUREAUX

32, Rue de l'Arbre-Sec

LYON

Directeur

JULES FRANTZ

BUREAUX

32, rue de l'Arbre-Sec

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

Samedi prochain :

LA LANTERNE-GUIGNOL

## LA PROVINCE A PARIS

Qui fait la réputation des pièces de théâtre à trucs et à décors? — La province.

Qui croit à la littérature des petits journaux? — La province.

Qui fait vivre les Phryniés de boulevard dont la toilette insolente, les bijoux escroqués et la beauté maquillée encadrent un esprit nul? — La province.

Qui achète les gros romans vides de sens, ces livres à faire pâlir d'ennui un notaire? — La province.

Qui joue à la Bourse et se fait dévaliser par les fins limiers de la spéculation? — La province et les provinciaux.

Qui suit aveuglément les cinquante ou soixante faiseurs qu'on appelle *tout Paris*, qui s'imposent au public imbécile en se proclamant *légion*, et règnent à la Bourse, dans les lettres, dans les arts, dans les affaires, partout enfin? La province et les provinciaux, qui croient toujours que *c'est arrivé!*

A Brives-la-Gaillarde, à Pontoise, dans sa petite ville, le provincial ne manque ni de tact, ni de savoir-vivre. Il prêche la morale devant une table bien garnie, il tonne contre les vices des grandes cités; mais, dès que le chemin de fer a vomi notre provincial sur les boulevards, il perd la tête; le bruit, le gaz, la foule, lui font exagérer tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, le plus petit écrivain est un grand homme, le moindre rapin un grand peintre, la plus laide fille plâtrée, maquillée, une *courtisane*, la chanteuse du café-concert une grande cantatrice. Adieu le jugement, adieu aussi la morale de province. Tartuffe jette son masque, le Caton de la petite ville se transforme en chevalier Faublas; le moraliste qui jouait la pudeur suit les filles du boulevard; l'homme qui affectait la simplicité est bouffi de présomptions. Sa plus inqualifiable prétention, c'est de ne pas vouloir passer pour ce qu'il est : un provincial. Il ne faut pas que le Parisien lui apprenne quelque chose, vite il achète les journaux littéraires à deux sous et retient leurs lazis qu'il mêle à tous propos et hors de propos à sa conversation.

Il connaît le dernier calembour, le dernier scandale, il juge le dernier livre et la dernière pièce, mais, comme il n'a pas le temps de se former un jugement, il se livre à l'admiration universelle, à l'applaudissement banal, digérant avec une égale aisance les coq-à-l'âne de la *Biche au bois*, de la *Duchesse de Gérolstein*, et les couplets orduriers des chansons de Thérèse et de Suzanne Lagier, confondant la chronique spirituelle et originale d'Henri Rochefort avec les bavardages et les inepties des chroniqueurs ordinaires, faisant pendant quarante-huit heures une olla-podrida, une dépense d'esprit emprunté et de débauches payées aux petites dames de Paris dont il rapporte l'odeur, — ô réminiscence juvénalesque! — sur l'oreiller de sa chaste épouse et le récit à ses dignes collègues de la petite ville, qui ne manqueront pas de l'imiter au premier jour.

La province envoie à Paris des légions de béotiens pressés de connaître la pièce à la mode, l'actrice à la mode, la Thérèse à la mode, le petit journal à la mode, l'emprunt à la mode, le scandale à la mode, le zouave à la mode. Le provincial passe à Paris comme l'éclair (cependant son esprit n'est pas aussi brillant!) et il faut que pendant ces quelques jours il devine toutes les énigmes, tous les mystères, épulse la coupe des voluptés!

En présence de cette invasion de foutes banales, comment s'est conduit le Parisien? En Parthe. Pour mieux vaincre, il a fui devant ces hordes tumultueuses et imbéciles; il demeure aux environs de Paris et n'y vient que pour réformer les jugements erronés, les sottises, les bévues, les aberrations de la province; il faut voir avec quelle ardeur féroce le vrai Parisien

piétine sur les fleurs, rit aux larmes des verdicts, hausse les épaules aux manifestations chauvinistes des départements, avec quelle verve il satirise les femmes du demi-monde posant en *Aspasia* devant Brives et Carpentras, et ces *Biche au bois*, et ces grosses machines dramatiques jouées deux cents fois, et ces livres écrits en patois, toute cette descente de mardigras de la province.

Ce qu'il y a de plus bouffon, de plus bizarre dans cette triste transformation de Paris, c'est que la province stationnaire des petites villes accepte comme argent comptant les faux jugements, les fausses réputations qui lui viennent du centre, sans se douter le moins du monde que les opinions hasardées, ces enthousiasmes postiches sont une réfraction de sa propre lumière, un envoi par la poste de ses propres enfants.

L'erreur des provinciaux vient de leur idée fixe, qu'il existe encore un Paris.

Hélas! défilants Lyonnais, braves Normands, rusés Gascons, tendres Berrichons, honnêtes Picards et Bourguignons, Paris est mort! le dieu Paris est mort! et c'est vous qui l'avez tué!

Jadis le public s'intéressait aux grands problèmes de l'esprit humain; il aimait le beau sous toutes ses formes et dans ses diverses manifestations; il avait la naïveté de se passionner pour un poème et pour un poète; il acclamait les génies philosophiques et littéraires de la France; à la place de la femme lettrée et distinguée, de l'érudite, du poète inspiré, du grand artiste, du bourgeois-prud'homme encore candide, régnait aujourd'hui la fille qui parle argot et étale ses toilettes, le *monsieur* qui lance la fille, le bourgeois qui se fait voyou pour plaire à la fille, le boursier, le juif, *roi de l'époque*, comme disait Toussenet, qui bien éloigné du moyen-âge où on lui faisait rendre gorge, est le maître et seigneur du bon peuple parisien par les finances, le commerce, la littérature, le journalisme, la librairie et les autres *petites industries*, le vaudevilliste-gandin aiguisant ses calembours, enfin le *chroniqueur*, ce bavard sempiternel, ce moulin-à-vent, ce marchand d'eau claire qui donne quotidiennement au public avec un imperturbable sérieux des nouvelles de la danseuse, de la chanteuse, de la vente des bibelots de l'actrice, des générosités du grand financier, des talents littéraires du fils du financier, des petites comédies jouées dans les salons de M<sup>me</sup> X<sup>\*\*\*</sup>, des festins servis par quelques faiseurs à quelques gens de lettres inconnus, du fameux cheval et de l'immortel turfiste qui ont gagné le derby, bref de tout ce qui peut abrutir, idiotiser les malheureuses populations françaises!

Le dieu Paris est mort!

Benjamin GASTINEAU.

## LYON

### Inauguration du grand Temple maçonnique de Lyon.

Il y a trois mois à peine, je signalai la prochaine inauguration d'un temple maçonnique à Lyon, et, sentinelle avancée du camp apostolique et romain, je poussai ce grand cri de détresse :

« Allons, Monseigneur, reprenez vos sacrés carreaux et foudroyez-nous ça!... »

ÇA c'étaient les Francs-Maçons!... Pourquoi ma voix ne trouva-t-elle pas alors un écho dans les saints tonnerres?... Peut-être était-il encore possible de conjurer le péril!... Mais aujourd'hui le ÇA s'est manifesté formidable, indestructible!... Aujourd'hui, il est trop tard!

On sait que, dimanche dernier, aux heures mêmes des saints offices, la fameuse inauguration s'est accomplie avec un éclat irréparable!...

Dévoré par le zèle de la maison de Dieu, voulant me rendre un compte exact des forces de l'ennemi et favoriser ainsi une suprême tentative d'extermination, j'ai osé me glisser dans le repaire, comme jadis Ulysse dans le camp des Troyens!...

Je n'ai que trop bien réussi!... Est-ce le châtement divin d'une témérité coupable? Depuis cette fatale entreprise, je suis devenu la proie d'un implacable cauchemar... Sans cesse devant mes yeux s'ouvre béante une large fosse, et ce n'est pas sur des Francs-Maçons qu'elle se referme!... Sans cesse à mes oreilles tinte un glas sinistre, mais ce n'est pas le glas de la Franc-Maçonnerie!...

Se ranimera-t-elle jamais ma foi défaillante?

Tout d'abord, l'aspect étrange du repaire m'a bouleversé!... car je n'ai point trouvé (1) l'affreusc caverne que l'on m'avait dépeinte... Assurément, cet aspect fait naître des pensées et des sentiments qui diffèrent totalement de ceux qu'inspirent nos cathédrales avec leurs sombres masses et leurs flèches qui s'élancent dans l'espace. Aussi, sous son influence, l'âme n'est nullement saisie d'une terreur mystérieuse, ni, détachée de la terre, ne se sent point monter, monter encore, sans fin, sans terme... Au contraire, éprise de je ne sais quelle volupté terrestre, elle se replie en quelque sorte sur elle-même pour admirer cette architecture harmonieuse, élégante et noble qui semble s'implanter solidement dans le sol et y plonger avidement de profondes racines... Voilà, se dit-on, le temple d'une divinité toute humaine!

En effet, c'est le temple du Travail!

Habile à tromper les gardes qui veillaient aux portes, j'y pénétrai... et me voici dans un immense atelier!... Partout les insignes et les instruments du travail... *Ferret opus!*... et quel travail! travail merveilleux, fécond!... Ce qui m'étonna le plus, ce fut de rencontrer là plus de deux mille travailleurs venus de tous les coins de la France... La plupart se voyaient pour la première fois... N'importe, tous s'abordaient avec confiance, le sourire sur les lèvres, se serraient affectueusement la main et se saluaient du beau nom de frère!... Vos mandements ne parlent point de tout cela, Messieurs!

Tout à coup le silence se fit, et une grande voix remplait la vaste enceinte...

Les orateurs sacrés de nos églises m'avaient habitué à une parole incolore, froide, morte, semblable aux creux retentissements du sépulcre, et je m'étais imaginé que le débit monotone, endormant, d'un certain jargon piétiste était le type de l'éloquence!...

Quelle a donc été ma surprise en me sentant inondé de paroles ardentes, impétueuses, pleines d'images et de feu... Cela brillait comme l'éclair, mugissait comme l'ouragan, embrasait comme l'incendie... et toute la multitude tressaillait, palpitait, éclatait d'enthousiasme!...

Que disaient donc ces puissants tribuns?... Proclamaient-ils l'originelle dégradation de l'homme, son impuissance pour le bien, sa prédestination à des supplices sans fin ou à une éternelle gloire? célébraient-ils la mort ou le jugement dernier?...

Non!... leur discours était moins surhumain... Ils enseignaient les éternelles lois de l'humanité, ils rappelaient à leurs frères leurs droits et leurs devoirs, ils parlaient de la mission de leur immortelle institution, de sa lutte incessante contre l'ignorance et la misère, ils exhortaient à la construction de l'édifice social, lequel, fondé sur l'égalité et la liberté, doit avoir pour couronnement la fraternité.

Je n'ai rien lu de cela dans vos mandements, Messieurs!...

Parades et hypocrisies que tous ces faits et gestes du temple!... Un instant j'ai conçu cet espoir-là; et comme c'est au sein de l'ivresse que l'homme se révèle dans sa vérité pure, j'attendais mes Francs-Maçons au banquet préparé sous la splendide coupole de l'Alcazar!... On m'avait tant vanté les orgies de cette société *mangeante et buvante!*...

Autre amère déception!... Je me suis trouvé en face d'un maigre repas tout à fait indigne d'une table cléricale!...

Il est vrai que plusieurs toasts effrénés furent portés, mais j'entendis les mêmes voix retentissantes... seulement, pour électriser toutes les âmes, ces voix n'avaient besoin que d'un seul mot: « JUSTICE! » RAISON SOUVERAINE! « LIBERTÉ!... » Jamais vent plus puissant ne remua un auditoire plus sympathique... On eût dit une mer agitée par un grand souffle!...

Ce banquet fut terminé de bonne heure... C'est en vain qu'avant de sortir je cherchai sous les tables, havant et ronflant, quelques membres de la *hideuse famille!*...

(1) Rue Sainte-Elisabeth.

Maintenant, avec ou sans amertume, on est forcé d'avouer que jamais Lyon n'a été témoin d'une aussi éclatante fête maçonnique!... Est-ce donc là le résultat qu'on devait espérer des mandements et *syllabus!* Eh! quoi! les coups de houlette de notre vieil archevêque n'ont servi qu'à faire sortir de terre des légions de mécréants?... *Dies iræ, dies illa!* Vous deviez voir, Monseigneur, la franc-maçonnerie triompher à Lyon! Sous vos yeux, Lyon passera sous l'empire de la secte maudite!...

Quarante ans déjà passés, la Maçonnerie lyonnaise avait conquis un grand renom!... ses douze loges comptaient des orateurs et des écrivains éminents, créaient des journaux et des revues, organisaient des conférences, cherchaient résolument la solution des plus hautes questions philosophiques et sociales!... ses douze loges centralisaient leurs forces, opposaient de puissantes ressources à toutes les misères et catastrophes, établissaient des écoles, instituaient des salles d'asile et des sociétés de patronage... bref, tenaient haut et ferme l'étendard de la Franc-Maçonnerie!...

Enfin, M. de Bonald vint... cet étendard parut se cacher... comme épouvantées, les loges s'envelopèrent d'ombre et de silence... Plus de presses où étincelait la devise civilisatrice... On eût dit que la Maçonnerie lyonnaise, plongée dans le sommeil, avait renoncé à s'occuper de la façon dont marchait le monde!...

La voilà éveillée!... on sait comment!... Des adeptes se sont rencontrés, des adeptes vigoureux, énergiques, dévoués!... ils ont réuni en un seul faisceau leurs efforts isolés, ils ont créé l'union qui fait la force et la vie... Aussi, demain est à eux!... demain on verra de nombreux et puissants congrès!... demain ressuscitera au milieu de nous une grande presse maçonnique!... demain, dans leurs tribunes et leurs chaires, les *Frères orateurs* aborderont avec autorité et succès tous les grands problèmes qui intéressent l'humanité!...

De même qu'à Lyon, s'ébranlera de toutes parts l'armée maçonnique... On verra fusionner les rites divers, et il y aura unité de pouvoir comme il y a unité de principes, de doctrine et de but!...

C'est alors que la Franc-Maçonnerie qui a déjà beaucoup fait pour le grand avenir vers lequel le genre humain marche, fera plus encore.

C'est alors aussi, Messieurs, qu'à moins de trouver quelque chose de plus efficace que vos anathèmes et excommunications, que vos exils, vos bourreaux, vos glaives et vos bûchers, il vous faudra, du bout de vos crosses d'or, creuser votre fosse!

Nous sommes les vivants, et vous êtes les morts!...

DENIS BRACK.

## LES BOULEVARDS

### En chasse! en chasse!

Dans quelle feuille bavarde ai-je donc lu cette semaine que la chasse s'ouvrirait dans le Midi le 16 août seulement? En beaucoup de choses le Midi est privilégié, ses récoltes sont terminées avant que le Nord ait commencé les siennes, par conséquent la chasse s'y ouvre de meilleure heure. Mais le Midi, malgré tous ses privilèges, ne peut lutter avec Paris, pour la chasse du moins, ici nous chassons toute l'année.

L'autre jour je rencontre un de mes amis, ambitieux comme Adrien Marx. — Viens déjeuner avec moi, lui dis-je. — Impossible, mon cher; je vais au ministère de l'intérieur. — Bigre, eh bien, sois prompt, je t'attendrai au café le plus voisin. — Oui, mais après il faut que j'aille au ministère de l'instruction publique. — Fichtre!

A cet instant nous passions devant la grande chancellerie de la Légion d'honneur, mon ami se découvrit, j'avais compris. Tous les ans sur la fin de juillet et pendant les premiers jours d'août il chasse l'aigle.

Quelques instants après je passe sur la place de la Bourse et j'aperçois deux Messieurs gesticulant fort et ferme, causant à haute voix, marchant, s'arrêtant. Je m'approche et j'écoute.

— Tu comprends, dit l'un, nous inondons Paris de prospectus annonçant que l'on vient de découvrir à Pont-à-Mousson une mine de houille électrique, nous jetons dans la circulation deux millions d'actions à 500 francs, nous avons à peu près deux cent mille francs de frais, reste pour chacun de nous neuf cent mille francs net.

— Oui, objecte l'autre, mais si ça ne prend pas.

— Farceur, si ça ne prend pas nous inventerons autre chose.



certaines bonshommes lyonnais, canuts ou épiciers d'origine; de simples Crapouillards de leur nom, qui s'affublent effrontément de ce titre ronflant de barons de n'importe quoi! — J'ai sous la main une carte armoriée d'un de nos compatriotes ver à soie, sur laquelle s'étale un splendide: Comte de... (chut!) vous ne connaissez que ça: Une espèce de tête de cheval à poil isabelle, avec pompon rouge. Le sot personnage a déjà reçu sur le nez un joli camouflet public, mais il est incorrigible. C'est de lui qu'on a dit: Quand on veut... soupirer plus haut que le... tra la la, on se fait un trou dans le dos. Rien n'y a fait; il est avide de distinction; pourtant il se distingue assez du commun de ses confrères par sa platitude d'esprit et sa vanité bête.

Pour aujourd'hui je me bornerai à ces premières impressions d'arrivée, mais je vous promets une narration exacte de la physionomie générale de toutes les cocasseries contre lesquelles je me heurte à chaque pas. C'est à pousser de rire de voir le ridicule et la sottise humaine se prendre aux cheveux et lutter de bizarrerie et d'extravagance pour fixer l'attention du public bigarré qui vient paonner à cette Napoléonienne station d'eaux.

JEAN SANS-GÈNE.

LES PÉRIPIÉTIES DU MONUMENT VAISSE

ENFIN... On a enlevé les fameuses planches du monument Vaisse jeudi dernier. Ouf!...

Nous pouvons donc dire, en passant, un mot de cette œuvre, remarquable au point de vue du fiasco complet auquel elle a donné lieu.

Bravo, la Commission! C'est un encadrement luxueux et de mauvais goût; ce sont des balustres ridicules; des fontaines informes; un reste de dallage aveuglant et — tout cela — pour ENCADRER un motif principal composé de quatre laurèlles et d'un oranger!!!

Bravo, la Commission!! Franchement le Comité chargé de décider cette œuvre et d'en assurer la belle exécution a fait preuve d'une compétence réellement monumentale; il nous reste ici à l'en féliciter et à le remercier bien sincèrement d'avoir su doter notre ville d'une aussi merveilleuse élucubration.

Bravo, la Commission!!!

O. B. I.

A BATONS ROMPUS

On a ouvert, samedi dernier, aux Champs-Élysées, l'exposition des insectes utiles et nuisibles.

La collection est des plus curieuses; malheureusement elle n'est pas complète, il s'en faut, surtout du côté des insectes nuisibles.

J'ai eu beau chercher, en effet, parmi ces derniers, je n'ai pu trouver ni les perce-oreilles de la Bourse, qui percent de si jolis trous à la lune; ni les charançons de la finance, qui se nourrissent du blé du pauvre; ni les sangsues patriciennes qui épuisent les veines du peuple; ni les limaces qui grouillent dans les bas fonds de la presse et laissent sur la réputation de tant d'honnêtes écrivains, leur empreinte visqueuse et repoussante; ni mille autres hideux parasites de la société dont notre pauvre monde est infesté et infecté.

Ah! il y a encore bien à faire pour compléter la collection des insectes nuisibles exposés au palais des Champs-Élysées!

Dans l'affaire Rochefort contre les sieurs Stamir et de Bussy, M<sup>e</sup> Laurier a prononcé ces paroles:

« C'est la première fois, quant à moi, qu'il m'arrive de voir assassiner un homme dans son honneur, sans raison, sans intérêt, sans qu'il y ait un prétexte quelconque au guet-apens. »

M<sup>e</sup> Laurier se trompe quand il dit: « Sans raison. » La raison existe et il est facile de la trouver. Henri Rochefort a un très-grand talent et une haute réputation de probité absolue, de loyauté chevaleresque, n'est-ce pas assez, n'est-ce pas cent fois trop pour exciter au plus haut point la jalousie, la rage et l'envie des sieurs Stamir et de Bussy?

Cette raison n'est-elle pas celle, d'ailleurs, qui a guidé tous leurs écrits? Ils ont vomî l'injure et le venin sur toute une cohorte d'honnêtes écrivains qui font loyalement et dignement un métier parfois bien ingrat et parmi ceux qu'ils ont attaqués avec tant de violence il ne se trouve pas une seule réputation véreuse. Oh! que nenni! Ils les aiment et les respectent ceux-là qui ont des taches au passé de leur vie; ce sont des amis que l'on ne saurait trop louer, et, comme le papillon nocturne qui voltige sans cesse autour de la flamme claire d'une bougie, ils ne sont attirés que par ce qui brille et ils conservent tout leur fiel pour les réputations immaculées dont l'éclat blesse leurs yeux habitués à l'obscurité des bas fonds.

Quant à moi, je le déclare, je trouve que les insultes et les calomnies de ces messieurs, honorent, glorifient un homme et sont, pour l'insulté, un certificat d'honorabilité. C'est seulement, à mon sens, dans le cas où l'on serait loué par eux que l'on devrait leur faire un procès en diffamation.

Passons. C'est écœurant.

Le théâtre du Palais-Royal vient de reprendre avec beaucoup de succès les *Mémoires de Mimi Bamboche*. Hyacinthe, dont la verve comique, dans le rôle de Choufleuri, est aussi démesurée que le nez, a inspiré à un vieil habitué de l'orchestre les vers monorimes suivants:

Nous les publions par exception.

A propos du nez d'Hyacinthe.

Quand l'acteur Hyacinthe est né,  
Son papa fut tout étonné  
De lui voir un si furieux nez:  
« Mon enfant est prédestiné  
A quelque sort enguignonné,  
Cria-t-il d'un air consterné.  
Mon Dieu! quel nez désordonné  
A ce petit infortuné!  
« Ça! dis-moi, jeune enchifrené  
Où diable as-tu pris un tel nez? »  
L'enfant n'était pas obstiné,  
Mais il fut impressionné  
De se trouver si malmené  
Et si vertement sermoné  
Parce qu'il avait un grand nez.  
Il dit d'un ton déterminé:  
« Papa, puisque je suis l'ainé  
Je puis bien avoir un laid nez! »  
Par ce calembour suranné,  
Détestable, vieux et fané  
Mais instantané, spontané,  
De l'enfant insubordonné,  
Le papa fut désarçonné,  
Mais il resta bien chagriné  
De voir à son fils un tel nez!

Pourra s'approprier à l'acteur Benoît, du théâtre des Célestins... quant il aura du talent.

Jules PELPEL.

Au dernier moment, notre imprimeur nous renvoie l'article de Jules Frantz, POLICHINELLERIE... Il est trop tard pour lui infliger la correction jugée indispensable. A samedi.

pourraient mettre en péril tout le quartier de Saint-Just.

Ils se prêtèrent avec la même facilité au vœu exprimé par les habitants de la Guillotière, que le combat cessât momentanément sur ce point, pour qu'on pût s'occuper d'éteindre, s'il en était encore temps, l'incendie allumé la veille par l'artillerie royale. La trêve expirée, les soldats rengagèrent le combat avec plus de fureur encore qu'auparavant.

Comme les jours précédents, la lutte fut vive sur les divers points de la ville, principalement à Fourvières, que l'artillerie dévasta; à Saint-Nizier, à la rue de la Fromagerie, à celle des Trois-Carreaux, à la place des Cordeliers, à Saint-Paul, au jardin des Plantes, au pont du Change. Partout les ouvriers, malgré leur petit nombre, soutinrent la lutte avec avantage. Il n'était pas rare de voir trois ou quatre insurgés, abrités par de frêles barricades ou par des pans de murailles, tenir tête à des bataillons entiers.

Comme les jours précédents, les soldats, fidèles à leur consigne impitoyable, ne faisaient point de quartier aux insurgés qu'ils pouvaient saisir, et enveloppaient dans leur fureur les habitants paisibles.

On rapporte qu'un enfant de quinze ans blessé, à la Guillotière, d'un coup de feu à la main, avait été se réfugier au fond d'une cave, au milieu de femmes éplorées. Découvert par les soldats, il est arraché de sa retraite et fusillé sans pitié dans la cour de la maison.

Des malheureux que la peur ou la curiosité conduisaient sur les toits y étaient poursuivis et tués par la balle ou par le sabre. Rue du Péril, un italien, appelé Bertolio, fut ainsi tué sur le faite de la maison de Belle-cour; et son cadavre, poussé du pied, alla se briser sur le pavé de la rue.

Dans le courant de la journée, on fit circuler la proclamation suivante:

DEUXIÈME PROCLAMATION DU PRÉFET DU RHONE.

Habitants de Lyon!  
La prolongation de l'état pénible où se trouve la ville de Lyon tient à un petit nombre de factieux qui pénètrent dans les maisons et recommencent à tirer dans quelques quartiers. Dans cet état de choses, permettre la circulation complète, ce serait leur donner la facilité de changer de position, de communiquer entre eux, de porter le désordre partout. Pour diminuer cependant cette gêne qui ne dépend pas de l'autorité,

LETTRE LONDONIENNE

(N° 8).

(SUITE ET FIN)

L'Anglais, trop étroitement chez lui, ne peut trouver de raisons d'être qu'en envahissant; aussi s'est-il fait des lois et un esprit qui puissent assurer des moyens de réussite à cette tendance. L'Angleterre fera la guerre parce qu'un Anglais sera molesté à deux mille lieues de son pays. L'Etat, qui est, en réalité, sous le régime de l'aristocratie facilité au peuple la liberté commerciale, à la condition de prélever des impôts exorbitants: Impôt de la reine, impôt sur le revenu, impôt sur les transactions, impôt pour l'entretien des voies, impôt sur l'importation, sur le tabac, sur les denrées, sur tout! Un homme qui naît est, non pas un citoyen, mais un contribuable inscrit.

Comme il faut, avec les principes d'individualisme, une apparence d'égalité, les lords paient pour leurs chevaux, pour leurs chiens, pour les perruques de leurs cochers; mais Dieu sait ce qu'ils rattrapent en privilèges et même en argent comptant! La propriété territoriale est entièrement entre leurs mains et, si l'on n'est pas des leurs, il est très-difficile de devenir propriétaire, attendu qu'ils se soutiennent entre eux et qu'ils rachètent les propriétés de ceux qui se ruinent. De plus, sans que leurs noms paraissent, ils tiennent, par la commandite, la tête du haut commerce et peuvent ainsi, le moment venu, retremper leurs blasons dédorés dans ce bain galvanique qu'on appelle: le négoce.

La fortune nationale ayant sa source dans le commerce, les lois et l'Etat poussent les citoyens à faire des affaires, n'importe comment, mais beaucoup et sans cesse. Une faillite, et l'on vous remarque; deux faillites, et l'on vous désigne; trois faillites, et vous êtes un grand commerçant... Si vous êtes une fois associés, vous êtes obligés de demeurer dans la société sans que l'on vous accorde même le droit de plaider entre vous, quels que puissent être vos griefs mutuels, et, le temps de l'association expiré, vous ne pouvez pas vous séparer de votre associé s'il n'y consent pas. Et si vous dites: « c'est un piège, » la loi vous répond: « N'y entrez qu'à bon escient. »

Vous pouvez vous établir sous le nom d'un autre, ouvrir une boutique à sa porte, signer son nom. Cet autre s'adresse aussi à la loi: « Cela n'est pas juste? — Faites des affaires! — Mais c'est le droit de tromper? — Faites des affaires! — C'est l'esqueroquerie légale? — Faites des affaires!

Vous comprenez que, dans un tel pays, plus que partout ailleurs, la considération ne doit s'attacher qu'à l'argent et que, coquin ou honnête homme, il s'agit seulement d'être adroit et de réussir. C'est à cela qu'est dû ce commerce immense qui frappe tant à première vue.

En Angleterre, comme en beaucoup d'autres Etats, le peuple n'est guère considéré que comme une machine. Ici, c'est une machine à affaires. « J'ai besoin de soins de vaisseaux, dit l'Etat; j'ai besoin d'armes, de subsides pour la reine, pour les grands, pour les lords: Peuple, fais des affaires; reste attelé à ta charrette commerciale et paie-moi, paie-moi cher, puisque je te permets de gagner de l'argent. L'auto-prise toutes les adresses, je protège tout ce qui n'est pas prévu par la loi comme délit, et la justice se vend à un tel prix que l'argent aura toujours raison. Gagne donc beaucoup d'argent, puisque plus tu en gagnes plus je t'en ferai donner. Quant aux charges telles que: voirie, érection d'hôpitaux, de fontaines, etc., rien ne sera prélevé sur les impôts, mais payé volontairement par toi-même, en sorte que je te serai un gouvernement que tu paieras, mais qui ne te servira à rien et, ensemble, nous appellerons ça: le gouvernement de l'individualisme. »

Voilà l'esprit de ce gouvernement et de cette loi que l'on nous vante tant en France; voilà les résul-

tats de cet individualisme qui, flatteur en théorie, devient inique dans l'application. Ajoutez que ces dispositions fondamentales répandent sur l'esprit anglais un caractère d'égoïsme repoussant et d'honnêteté douteuse; ajoutez encore que l'armée composée de mercenaires et commandée par des hommes qui achètent leurs grades avec leur nom et leur argent, n'est digne ni de cette considération, ni de cette sympathie qu'inspire le patriotisme, naturellement absent dans des rangs ainsi constitués; ajoutez enfin que l'Angleterre n'a pas même l'adoucissement des arts, lesquels n'y sont guère plus avancés qu'en Irlande, et vous saurez l'impression finale que j'ai recueillie de mon voyage.

A vous.

S. MOREAU DE BAUVIÈRE.

NOTES DU REFUSÉ

Pour ne pas avoir joué *Ruy-Blas*, on pense que M. de Chilly sera décoré au 15 août.

Pour avoir appelé Wolf: *lâche, escroc, suborneur de filles*, etc., etc., les sieurs Stamir, Marchal et Rochette ont été condamnés chacun à UN FRANC d'amende et à vingt sous de dommages intérêts.

Pour avoir flanqué des coups à l'imprimeur Rochette, sur son refus de se battre en duel, Henri Rochefort a été condamné à quatre mois de prison, deux cents francs d'amende et aux dépens.

On a bouché avec du mortier toutes les cavités des vieux arbres qui bordent l'avenue allant de Vaise à la Demi-Lune.

L'Administration a craint, paraît-il, que certains de nos candidats en fissent des lieux de réunions électorales.

Avant-hier, entre huit et neuf heures du soir, on a vu diton, M. Alfred D'Herblay entrer dans un magasin de nouveautés de la rue Impériale.

Aussitôt le bruit s'est répandu dans la ville que le Directeur salarié de nos théâtres se proposait d'offrir une robe neuve à sa femme afin que celle-ci puisse tenir convenablement son emploi dans sa prochaine création.

Les journaux sérieux ont annoncé que l'heureux époux de M<sup>lle</sup> Patti ne pourra porter le titre d'écuyer de Sa Majesté tant que celle-ci persistera à chanter au théâtre, mais qu'il continuera à percevoir ses appointements quand même.

Eh bien! voilà au moins des appointements bien gagnés.

G. R.

Nous prévenons nos lecteurs qu'il nous reste encore quelques collections complètes du *Refusé* (de 1 à 40) que nous pourrions délivrer, à raison de 3 fr. dans nos bureaux et de 6 francs pour le dehors. (France).

tation l'un des fils du maréchal Bourmont, qui, par hasard, traversait Lyon pour se rendre en Suisse près de sa famille, lorsque les troubles éclatèrent dans cette ville et le contraignirent d'y demeurer. On arrêta également un légitimiste appelé Sala, qui habitait Lyon depuis plusieurs mois. Toutefois, comme leurs démarches ne pouvaient fournir matière à aucune induction favorable à la pensée machiavélique qui avait motivé leur arrestation, ils furent mis en liberté quelques jours après et partirent tous les deux pour la Suisse. A peine s'étaient-ils éloignés que le télégraphe transmettait au parquet lyonnais l'ordre de les garder prisonniers. Il était trop tard; le coup était manqué.

Vers une heure, quelques ouvriers demandèrent à parlementer avec des soldats qui étaient postés dans les environs de la place Saint-Nizier. On convint d'une trêve de trois quarts d'heure. Pendant les premiers moments, le meilleur accord semblait régner entre la troupe et le peuple, quoique on entendit la fusillade dans plusieurs directions. D'autres ouvriers survinrent et, bien qu'ils ne témoignassent aucun sentiment hostile, les soldats, s'imaginant sans doute qu'ils allaient porter du secours aux insurgés qui se battaient dans la rue Longue, les couchèrent en joue et tuèrent l'un de ces malheureux. Dès lors, la trêve fut rompue et le combat recommença avec un nouvel acharnement.

Peu après cependant, trois parlementaires, venus de l'Hôtel-de-Ville, furent admis par les insurgés retranchés sur ce point. La négociation qu'ils avaient entreprise et qui ne devait point avoir de résultat, n'était qu'un prétexte. Le but était de prendre connaissance des dispositions et de la force des insurgés. En effet, à peine les envoyés, après s'être retirés, eurent-ils atteint l'Hôtel-de-Ville, que les ouvriers furent attaqués par les troupes et contraints d'abandonner leur position.

Poursuivant leur succès, les soldats attaquèrent une barricade élevée à l'angle de la rue de la Vieille-Monnaie. Quinze hommes la défendaient, et dans le nombre deux seulement étaient armés de fusils. Une première attaque est repoussée par ces braves; mais la troupe revenant à la charge, leur résistance fut vaincue et cinq d'entre eux restèrent sur la place.

Alors commença un massacre effrayant!

(La suite au prochain numéro).

Feuilleton du Refusé

N° 37.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PREMIÈRE PARTIE

LES

JOURNÉES D'AVRIL

(1834)

Par UN OUBLIÉ

JOURNÉE DU 11 AVRIL.

Dans la matinée du 11, les insurgés envoyèrent quelques détachements dans les villages des environs de Lyon, pour mettre en réquisition des armes de guerre et des munitions, dont le besoin se faisait vivement sentir parmi eux. Ils se procurèrent par ce moyen de soixante à quatre-vingts fusils seulement et point de poudre.

Ils firent aussi des visites domiciliaires dans plusieurs maisons de la ville, espérant y trouver des munitions et des armes. Leurs recherches n'eurent pas un résultat plus avantageux.

Dans toutes ces expéditions, ils se comportèrent avec une modération exemplaire. On n'eut à leur reprocher ni d'exercer des violences contre les personnes, ni de s'approprier le moindre objet qui ne leur fût absolument nécessaire pour la défense ou pour l'attaque.

Si, à Saint-Just, ils mirent le feu à la caserne Neuve, c'est qu'elle appartenait au gouvernement, et qu'ils considéraient cette action comme une simple représaille des dévastations commises par l'autorité militaire. Cela est si vrai, que se disposant à faire subir le même sort à la caserne des Minimes, ils renoncèrent à leur dessein sur l'allégation, d'ailleurs inexacte, d'un habitant, que cet édifice était une propriété particulière. Ils comprirent aussi, et ce fut pour eux une nouvelle raison de s'abstenir, qu'en incendiant ils

CECI ET CELA

Pauvreté de notre langue.

J'ai trouvé hier la langue française bien pauvre. Voici comment :  
 J'ai vu au comptoir d'un marchand de vins deux ignobles goujats, sales et puants, souchés et resouls. Ils échangeaient des paroles (bon ! voilà que je trouve encore pauvre la langue française qui est forcée d'appeler du même mot ce que disaient ces goujats et ce que prononce un homme de goût). Bref, ils échangeaient des paroles, le nez contre le nez, les yeux vitreux, le geste incohérent et désordonné ; tous deux opéraient un balancement d'arrière en avant, d'avant en arrière, et se trouvaient, tantôt l'un sur l'autre, tantôt éloignés l'un de l'autre. De leurs bouches (autre pauvreté !) sortait de temps à autre, avec les s, les f, et les b, une petite pluie fine qui se répandait en gouttelettes sur leurs barbes à poils raides et rougeâtres, pleins de bavures.

Ils racontaient je ne sais quelles histoires sans queue ni tête, et celui qui était forcé d'écouter l'autre pendant quelques instants, n'étant plus excité par sa parole, n'ayant plus un rôle actif, tombait aussitôt dans la somnolence et semblait écouter, abruti, son acolyte.

Enfin, un des deux manifesta un mouvement vers la porte. L'autre, qui parlait en ce moment, le retint en appuyant lourdement sur son bras une main sans direction ; cela suffit. Au bout d'un instant, même manège, et plusieurs fois de suite. L'autre émettait toujours des sons. Enfin le patient articula : « Allons-nous-en. » Et l'autre répondit : « Reste donc, je t'offre un petit verre. »

Je quittai ce dégoût, et quelques minutes plus tard, je longeai les quais. Il faisait sombre et je songeais en marchant, quand un bruit vint frapper mon oreille. C'était un baiser.

Je regardai de tous côtés ; je ne vis rien. Cependant j'étais bien sûr aussi de n'avoir pas embrassé ma main dont je ne suis pas précisément fou. Je découvris enfin.

C'était sous le parapet, de l'autre côté, sur la berge, à l'ombre du mur.

Il y avait deux, un garçon, une fille. Et, lentement, ils se promenaient presque sans parler. Elle avait pris son bras et s'appuyait en le serrant contre son sein.

Le jeune homme regardait droit devant lui. Il paraissait embarrassé, ce qui me fit croire qu'il était le plus jeune. Cependant, ce baiser ! Mais quand on est jeune !

Je les entendais respirer. Ils partirent enfin. J'aurais entendu ce qu'ils disaient que je ne le répéterais pas.

Ils disaient des bêtises ; de ces bêtises comme j'en voudrais pouvoir dire encore.

Et je songeais toujours.

Et je marchais doucement avec eux, sans les dépasser ni les dépasser moi-même, et le souffle de ces deux amoureux montait jusqu'à moi comme une atmosphère plus chaude, comme une vapeur qui me portait à la tête et m'enivrait un peu.

Et tout en songeant je revoyais le passé ; je fis cent pas avec des souvenirs et tout à fait en dehors.

Ces cent pas furent heureux. J'en aurais bien fait mille et mille encore.

Mais, pour mon malheur, j'entendis :  
 « — Que cachez-vous donc là, Armand ?  
 « — C'est un bouquet.  
 « — Montrez-le moi.  
 « — Si vous permettez, je vais vous l'offrir. »

A ce mot d'offrir (vous savez ce que c'est les idées, comme c'est capricieux), mon souvenir ferma brusquement la porte avec un grand bruit et tout fâché.

Les satanés ivrognes de tout à l'heure reparurent à mes yeux, devant leur sale comptoir. Et je revis leurs barbes sales et leurs haleines visibles, et tout, tout !

Et je trouvai la langue française bien pauvre, de n'avoir qu'un mot pour exprimer deux choses si différentes l'une de l'autre : offrir une goutte ou offrir un bouquet ; parler avec une gueule ou avec un cœur ; aimer le campfire ou aimer.

Oh ! offrir une goutte ! offrir un bouquet ! Je voudrais voir là deux mots, mais deux mots bien différents l'un de l'autre.

L'un ferait venir des idées de vomissements, d'ordures, d'insomnies, de misère, de crimes, de femmes criardes, d'enfants morts de faim ; l'autre, au contraire, mènerait l'imagination d'idées fraîches et mignonnes : un chèvrefeuille, un lit de jeune fille, un battement de cœur, un bas blanc sur une jambe ronde, un bouquet, un serrement de main, une lettre, de vieilles fleurs fanées, un baby rose, etc., etc.

Mais, pouah ! offrir une goutte, offrir un bouquet ! Au reste, si vous tenez à savoir jusqu'où a été le bonheur d'Armand, je ne vous dirai rien de positif là-dessus.

Car, quand j'eus fini de réfléchir, ils avaient disparu.

Edmond MAGNAC.

EN L'AIR

INEPTIES

Qui donc prétendait que l'empereur était l'ennemi de la famille de Louis-Philippe ? Nouveau Pylade, ne veut-il pas aller jusqu'en Angleterre chercher leurs restes ?

La semaine dernière l'ingini causait avec une jeune et jolie femme. Ce qui, entre parenthèse, lui arrive assez souvent. Cette dernière donnait la main à un gros garçon jofluff et bien portant.

— Vous avez là un bien joli enfant, madame...  
 C'est presque un homme !...  
 — Oh ! monsieur : un tout petit homme !  
 — Mais, madame, ce petit homme pousse !

Entre le courtisan et la courtisane il n'y a de diffé-

rence que le sexe (1) : Tous deux se vendent et changent de maître suivant leurs intérêts.

J'ai lu dans le *Bien public* de Gand :

« Mgr l'évêque de notre ville, dans la dernière réunion des doyens de son diocèse, a interdit d'une manière générale l'usage des calices en aluminium. Sa Grandeur a décidé en outre qu'elle ne consacrerait plus de calices à moins qu'ils ne soient entièrement en argent. »

Ces quelques lignes prouvent victorieusement que lorsque les gens d'église veulent s'en donner la peine, ils sont beaucoup plus forts en inepties que nous.

Voyez-vous cet évêque avec sa pierre de touche... C'est drôle !

L'autre soir je m'aperçus que j'avais une araignée dans le plafond... de ma chambre à coucher.

Je la pris et l'écrasai.  
 Si on pouvait écraser de même tout ce qui est appelé araignée.

Samedi passé, pendant un entr'acte, Luco demandait à Gabel :

— Connais-tu le village où je m'amuse le plus ?  
 — Non, sargint.  
 — C'est à Chazay lorsqu'il y a la vogue, parce que je vais à Chazay, *canton d'Anse*.

Sargint, dit à son tour Gabel, savez-vous où se trouve la ville la plus parfumée ?

— Dis vite, Pitou.  
 — C'est en Italie, car un y trouve là Rome.  
 Ça z-y-est...

Au Corps législatif.  
 M. de Tillancourt demandait à son collègue de droite :

— Lorsque les ministres, les chauds partisans du gouvernement ainsi que les non moins chauds de l'opposition sortent après la séance, que reste-t-il à la Chambre ?

— Oh ! cruel, pourquoi me réveillez-vous ?  
 — Eh ! bien, il reste les modérés puisqu'on y voit le fameux *Thiers parti*.

LES MÉTAMORPHOSES DE MARTIN.

I.

Par un beau jour l'âne Martin, près de mourir, pria Jupin de vouloir bien sur notre terre, le renvoyer d'autre manière, et lui faire un meilleur destin. Le Dieu en ours changea Martin

II.

Mais tout finit, et l'ours Martin mourut aussi un beau matin. Dans un fossé vite on l'enterre... Vite, il renaît ; oh ! triste affaire ! Allez le voir aux Célestins, sous les traits de l'acteur Martin.

J. GOLON.

LE

PORTEFEUILLE TROUVÉ

Dimanche passé, me promenant dans les méandres du Jardin des Plantes, je laissais mes idées folâtrer de fleur en fleur, comme de légers papillons, enfants de mon imagination contemplative.

Soudain mes regards furent brusquement attirés par un objet étranger à la botanique, qui gisait insensiblement sur le sol.

Me baisser, m'en saisir, ce fut l'affaire d'un instant.

(Ici j'ouvre une parenthèse de cinquante centimètres cubes pour vous prier, cher lecteur, de me pardonner une indiscretion à laquelle je veux vous faire participer et... je ferme la parenthèse).

L'objet en question était un petit portefeuille en maroquin vert, qui sentait fort le musc, d'où je conclus qu'il n'appartenait pas à un gendarme.

Je l'ouvris incontinent et un paquet de lettres s'offrit à mes yeux avides.

Ouvrons-les l'une après l'autre ; voici la première :

CHÈRE ADORÉE,

Le cristallin de votre globe oculaire, en dardant ses rayons lumineux à travers l'iris et la cornée, a pénétré mon cœur du plus profond amour.

A votre approche ce bienheureux viscère bat plus de quatre-vingts pulsations à la minute.

C'est vous dire que la fièvre me dévore, et fait affluer mon sang englobules vermeils à mon cerveau congestionné.

Vous seule possédez l'antidote de mon mal... caduc à force d'intensité.

Appliquez le baume de votre pitié sur cette plaie saignante afin de la cautériser promptement, sans quoi, par Hippocrate, j'en deviendrai fou...

DROYANT, médecin-dentiste.

Voilà la seconde :

MADemoisELLE,

Je ne suis qu'un simple charcutier, mais j'ai l'art de posséder un cœur qui n'est pas mou, quoique tendre.

Je me garderai bien de vous confondre avec ces veaux qui procurent plus de chagrin que de jouissance, car je n'ai pas été élevé avec des porcs.

Il est vrai que je n'attache pas mes chiens avec des saucisses, mais je ne suis pas lardre.

Si vous avez vu jouer le *Pied de Mouton*, eh bien ! c'est comme ça que je vous aime (pour être vrai ça l'est).

(1) Il y a bien une autre différence : c'est que le courtisan se met à plat ventre et la courtisane...

Ceux qui vous diront du mal de moi sont des andouilles et parmi les gens bons vous n'entendez que des louanges à vos oreilles.

ROULÉ.

Passons à la troisième :

CHÈRE MAIEURE.

Loïn de vous les minutes sont des siècles ; aussi avec quelle impatience j'attends le jour où vous me ferez une donation complète de votre cœur.

Je déclare hautement et par-devant tout le monde que je vous aime sans restriction.

C'est à la requête de vos beaux yeux que mon cœur a fait son testament en votre faveur, et c'est en cette considération qu'il espère une succession de jours heureux.

Signons bien vite ce contrat que dès longtemps mon amour prépara.

FERNAUX,

notaire.

A une autre :

Mille sabords, ma jolie mouette, comme vous filez devant mon abordage ! Que craignez-vous ? Mon cœur est en vigie sur la dunette de vos bastingsages.

Malheur au forban qui jetterait son grappin dans mes eaux.

Si les roulis de mon langage vous étonnent, n'en soyez pas surpris ; malgré le langage de mes sentiments, je suis solide sur ma quille.

Un vieux nautonnier comme moi ne craint pas la garcelle.

Un mot d'espoir ou je vous enlève, dussé-je aller vous chercher dans les huniers de votre père.

HOCQUET,

à bord de la *Corrèze*.

Toujours du même tonneau.

MA BELLE LUSTRINE.

Il y a longtemps déjà que de fil en aiguille je voulais arriver à vous en découvrant.

Aujourd'hui je n'y tiens plus ; je sens que mon cœur est sur le carreau, s'il ne se faufile pas un peu d'amour dans le vôtre. Il serait trop long de ressivre toutes les tortures par lesquelles il a passé de toutes façons.

Ce n'est pas la mode qu'une jeunesse belle comme vous n'ait point de mari ; si vous voulez, je serai votre double.

Si vous me refusez, je ne serai pas dans de beaux draps, car je serai obligé d'emporter ma veste.

En attendant votre réponse, je suis celui qui de vous aimer le plus se pique...

PRUNE,

tailleur civil.

Encore celle-ci :

BEAUTÉ PEU ORDINAIRE.

Que je suis un tambour un peu huppé et que, nonobstant, vous ne devez pas me mettre à la caisse.

Que mon cœur, dorénavant, il a battu la générale au rappel de vos yeux assassins subseqüemment.

Que je sais superlativement que vous préférez notre tambour-major, mais que, pour ainsi dire, vous ne le contraignez pas, car c'est un drôle de pistolet qu'il n'a pas six pouces de plus que moi.

Que vous ne croiriez pas que depuis trois jours je n'ai rien dans le fusil du chagrin que vous me causez verbalement ; faut-il donc que je tire mes guêtres !

Que mon amour, il est unique, et que je dépose à vos pieds thermométriquement ma giberne et mon sabre.

TACHE,

tambour à Caen.

Enfin celle-ci :

O LA PLUS BELLE DES QUATRE FLEURS.

Ma pensée vole toujours vers vous dans l'alambic de mon cerveau.

Vous êtes le creuset où s'épure mon âme ! et ma bouche n'est que la tubulure par où elle s'évapore.

Que vous êtes belle quand, aride et sévère, vous faites la dédaigneuse ; quand le bouillon blanc qui garnit votre corsage couvre à peine votre corps nu.

Pourquoi vous retourner lorsque vos yeux, comme une lave, m'enflamment d'amour ?

Si vous saviez comme un amour occis gêne ! C'est que, voyez-vous, depuis le Nord jusqu'aux terres chaudes, je n'ai point trouvé de saïse pareil à votre regard.

Oh ! n'infusez pas plus longtemps ma douleur ; déjà mes yeux, comme des fontaines, ne font que verser de l'eau.

DANUM,

herboriste.

Je fais mes sincères compliments à la petite dame qui a su inspirer de semblables cauchemars.

Croyez-vous, en bonne conscience, que j'aie à me repentir de mon indiscretion ?

Ma foi non !

E. TRILL.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Les Français poursuivent leur tournée, — leur marche triomphale. Les acclamations qui les avaient accueillis à leur passage à Lyon, trouvent un fidèle écho dans les journaux du Midi.

A Marseille comme ici, Mlle Favart est saluée reine, — reine, de par la beauté et le génie !

Voici ce que je trouve, à son sujet, dans l'*Echo de Marseille* :

On nous a fait entrevoir la possibilité d'une représentation de *Hernani*, donnée à Marseille par une autre série d'artistes envoyés également par la Comédie-Française. Ce n'est là qu'un espoir bien vague ; d'ailleurs, Mlle Favart nous a quitté, et quelle autre artiste se sentirait la force de supporter le rôle de Dona Sol ! — Un soir — on donnait *Paul Forestier* — Mlle Favart venait d'achever, au milieu des applaudissements les plus frénétiques, sa grande scène du 3<sup>e</sup> acte. Mon voisin de stalle, contemporain de la révolution littéraire de 1830, se pencha vers moi et me dit : « Jamais Mars ne fut si belle ! » Et comme si le public eût entendu ce murmure admiratif, il se leva et cria d'une commune voix : « Bravo, Rachel ! »

On l'a remarqué, à leur éloge, les comédiens du Théâtre-Français s'abstiennent avec soin de tout ce qui pourrait friser la réclame. — C'est un exemple qui devrait être suivi par certains directeurs qui en abusent un peu.

Voyez jusqu'où cela peut aller, entre des

maines expérimentées : — Ceci est la supplique, adressée au public par le directeur d'une troupe dramatique, en représentation à Gannat (Allier) — et reproduite par le *Falot* :

ASSIGNATION DRAMATIQUE.

L'an mil huit cent soixante-huit, le dimanche 19 juillet, pour la dernière représentation, M. DUNOYER aîné, directeur, artiste dramatique, comique et quelque peu lyrique, demeurant à Gannat (Allier).

Ledit DUNOYER, possesseur breveté S. G. D. G. du secret merveilleux de guérir le spleen le plus invétéré.

Nous Jean-Jacques Jovial, huissier (*ad hoc*), domicilié en ladite ville, avons cité et citons tous les amateurs de Gannat en général et chacun d'eux en particulier à comparoir comme témoins, à huit heures du soir, en la salle de spectacle dudit lieu, aux fins d'assister à la représentation éblouissante qui y sera donnée. De plus, interdisons formellement par ces présentes toutes les réunions particulières qui pourraient, ce jour-là faire concurrence à M. DUNOYER, en lui enlevant une partie des témoins sur lesquels il compte beaucoup pour gagner sa cause.

Signé : JOVIAL,

Huissier non assermenté.

Pends-toi, Rossignol Rollin !

Pendez-vous, d'Herblay !

Je ne vous ai pas encore parlé du mariage Caux-Patti : il faut cependant être de son siècle, parlons en donc :

Enfin !... c'est cette semaine — irrévocablement et sans remise — qu'Adelina Patti épouse le marquis de Caux.

Comme on nous a dit, il y a quelque temps, que la diva était la fiancée de l'art, — pour épouser celui-là, elle aura été obligée de divorcer avec celui-ci... à moins que l'art ne soit mort.

Ce qui ne m'étonnerait que fort peu, — car voilà bien longtemps qu'il est malade.

(Le Bonhomme normand).

Voilà qui est fait !

— Quelle différence y a-t-il entre le vermouth et un petit crevé ?

— Parbleu ! le vermouth donne appétit et le petit crevé donne aux femmes.

— Allons donc ! il n'y a aucune différence, puisque chacun d'eux *affirme* (à femme, pour M. Pamard).

Pends-toi, Tillancourt.

(L'Echo de Marseille).

Une nouvelle maxime à ajouter à toutes celles qui sont déjà contenues dans l'Écclésiaste :

« Le prêtre a la propriété de l'aimant. »

(Le Peuple).

Le monde de la statistique.

TARIF DES INSULTES ADRESSÉES A DE SIMPLES JOURNALISTES.	Amendes.	Domages-intérêts.
Grec .....	0.14 c.	0.14 c.
Breton .....	0.14	0.14
Lâche .....	0.14	0.14
Plat fripon .....	0.14	0.14
Vicieux abject .....	0.14	0.14
Fletri dégoûtant .....	0.15	0.15
Fille .....	0.15	0.15
Totaux .....	1 »	1 »

(Journal des Misérables).

Les *Suivez-moi, jeune homme*, qui ont déjà subi de nombreuses appellations, sont toujours à la mode.

Je propose de les nommer désormais, — à raison de leur longueur :

COMMUNIQUÉS !

PENEY.

THÉÂTRES

Lyon.

DEMANDE. — M. d'Herblay est-il un directeur intelligent ?

RÉPONSE. — Oui, M. d'Herblay est un directeur intelligent.

DEMANDE. — Pourquoi M. d'Herblay est-il un directeur intelligent ?

RÉPONSE. — C'est ce que nous dirons dans un autre numéro en publiant sa biographie artistique.

F.

Correspondance.

L'A. — Voyons vite ce dictionnaire. — Nous reprendrons les *Silhouettes musicales* le mois prochain, à l'ouverture du Grand-Théâtre. Merci.

M. DE M... — Le tirage du *Refusé* a augmenté de 1200 numéros depuis.

Mlle X. — C'est une erreur ! Il les aime... de loin !

AMBI KYON. — Mieux. Des faits locaux. Lisez Balzac.

CH. NE. — Même réponse. L'histoire de la mèche de cheveu du petit polichinelle en question m'a été racontée par l'héroïne elle-même, il y a trois ans.

TRISTAN GAY. — Pourra s'utiliser.

JEAN QUHIT. — Nous avons fait notre possible pour vous être agréable.

JEHAN. — Même réponse.

A UN PRÉVÔT. — Il est si petit !

A UN VRAI LOUP DE SALOMON. — Le fer est dur, frappez, frappez. — Notre concours ne vous fera jamais défaut.

A M. J. B. — Merci de vos sympathies... Mais vous auriez tort de mettre un crêpe à votre chapeau !

A J. L. — Naïf et bon jeune homme, *pax tecum* !

O. B. I. Bravo ! continuez...

Dimanche, 9 août, sur le cours Napoléon, 1<sup>re</sup> représentation de M. Adrien Delille, célèbre prestidigitateur.

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERG.

LYON. — IMP. D'AIMÉ VIGORIN, RUE BELLE-CORDIÈRE, 14.